

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 29 (1891)
Heft: 16

Artikel: Toilettes de bal
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-192297>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 17.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

SUISSE : un an . . . 4 fr. 50
 six mois . . . 2 fr. 50
 ETRANGER : un an . . 7 fr. 20

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

CAUSERIES DU CONTEUR

2^{me} et 3^{me} séries.

Prix 2 fr. la série ; 3 fr. les deux.

Lausanne, le 18 avril 1891.

A l'occasion du 88^{me} anniversaire de l'indépendance de notre patrie vaudoise, qui a été fêté cette semaine dans diverses réunions patriotiques, nous nous plaçons à rappeler ces vers charmants, de Jacques Porchat.

LE 14 AVRIL.

Au temps où la triste froidure
 Cède aux haleines du zéphir,
 Où l'homme admirant la nature,
 Avec elle croit rajeunir,
 Où des couleurs de l'espérance
 On voit briller nos alentours,
 Canton de Vaud, tu pris naissance
 Avec les fleurs et les beaux jours.

Simplifications dans la manière de saluer.

Madame de Fonclose publie, dans la *Mode en famille*, une charmante chronique sur la manière de saluer. Elle fait remarquer de quelle importance étaient autrefois les révérences de la cour, révérences d'étiquette qu'on faisait à plusieurs pas les unes des autres, et de plus en plus profondes à mesure qu'on approchait du roi et de la reine. Dans la bourgeoisie du XVII^e et du XVIII^e siècles, il n'y avait pas de ces révérences, mais un salut court, mesquin pour ainsi dire et tout à fait peu gracieux. La femme prenait sa jupe du bout des doigts, de chaque côté, pliait sur les jarrets en tenant le haut du corps très droit et se redressait brusquement. Ce salut se généralisa à l'époque de la Révolution, et c'est ainsi que devaient saluer Madame Necker et Madame Roland.

Depuis 1830, le romantisme et la sentimentalité étant mis à l'ordre du jour, les femmes imaginèrent de nouvelles révérences qui faisaient valoir la longueur du cou, l'étrange minceur de la taille, l'ampleur des jupes ; qui permettaient aux longues boucles encadrant les joues, de s'agiter, de frémir, d'onduler avec des mouvements éplorés.

Avec le second Empire et surtout avec la seconde période de celui-ci, le salut se réduit de plus en plus. Le torse seulement s'incline avec plus ou moins de grâce et plus ou moins profondément. L'invention des robes courtes donne le

dernier coup à la révérence. On ne salue que des épaules, pour en arriver, comme aujourd'hui, sous la troisième République, à saluer de la tête seulement.

Certes, pour toutes sortes de raisons, on comprend que ces anciennes manières de saluer aient disparu, mais ce que l'on ne conçoit guère, c'est que les hommes se soient appliqués et s'appliquent encore à faire prendre à leur salut le moins possible de courtoisie.

Aujourd'hui, l'homme du monde que vous rencontrez dans la rue enlève prestement son chapeau, l'élève un peu au-dessus de sa tête et le remet en place. Un, deux, c'est fini. Sa tête ne s'est pas inclinée, son torse n'a pas bougé, son visage est resté impassible : c'est la mode.

Dans un salon, l'homme du monde vient à vous, son claque à la main. Il est droit, raide, quelque peu guindé. Quand il est à deux pas de vous, il laisse tomber ses bras devant lui. Puis, s'il est très, très respectueux, c'est-à-dire si vous êtes un personnage ou si vous n'êtes plus tout à fait jeune, il plie le corps en deux, d'un mouvement sec, automatique et se redresse brusquement. Si vous êtes jeune ou s'il veut marquer un degré moindre de déférence, il ne plie que le cou, et laisse retomber sa tête sur sa poitrine de manière à ce que vous voyiez parfaitement le dessus de son crâne. Tout cela sans un mot, sans un sourire : c'est la mode.

Qu'il entre dans un salon, qu'il en sorte, qu'il vous soit présenté dans la rue ou ailleurs, même salut, mêmes bras ballants, même air de tête : crac, crac, c'est fini.

On se tromperait si l'on croyait qu'après cela il n'est plus possible de simplifier le salut, car il nous reste encore quelques étapes à franchir. Le temps n'est pas éloigné où l'homme n'ôtera plus son chapeau et saluera seulement de la tête ; plus tard, il fera un petit geste de la main ; plus tard, un simple mouvement des paupières, et plus tard encore, rien du tout ; on ne saluera plus !...

Voilà pour le côté des hommes.

Du côté des femmes, plus de saluts

proprement dits, plus de révérences ni d'inclinaison gracieuse du corps. Ce petit mouvement sec de la tête, elles l'ont, elles aussi, et elles saluent tout comme les hommes, seulement le geste est plus lent, plus expressif et comme alangui.

Certaines — et ce sont les plus gracieuses — au lieu de courber la tête tout droit, la penchent un peu de côté en saluant ; d'autres corrigent la raideur de cette attitude par un joli regard et un aimable sourire. Et alors rien n'est plus charmant que ce salut qui semble dire : « Vous savez, j'en pense bien plus long que je n'en marque. » En vérité, ce salut moderne est une trouvaille, et, pour ceux qui en saisissent le côté spirituel et fin, il vaut mille fois les révérences « à la duchesse » dont le trait saillant était l'humilité plus encore que la grâce.

Toilettes de bal.

M. Francisque Sarcey nous raconte, dans le *XIX^e Siècle*, une chose assez curieuse et qui ne peut manquer de piquer la curiosité de nos lectrices.

Il se forme en ce moment à New-York, nous dit-il, une ligue contre le décolletage des femmes. Les adhérentes prennent l'engagement de ne jamais aller au bal ou aux soirées de gala qu'en robe montante, enfermées dans leur toilette comme un parapluie dans son fourreau.

Il paraît que l'idée de cette ligue est née d'un petit incident qui a tout dernièrement égayé et scandalisé la bonne compagnie de Washington.

C'était à une soirée offerte par le président Harrison, à la Maison-Blanche. Une jeune fille entre au bras de son père, un des sénateurs des Etats de l'Ouest, en toilette de bal.

Elle était outrageusement décolletée, et le corsage n'était retenu sur la poitrine que par un simple ruban qui passait sur l'épaule. Cette jeune personne était, à ce qu'il paraît, fort célèbre pour l'audace de ses excentricités : on les lui passait, parce qu'elle était jolie et riche. On ne laissa pourtant pas cette fois que de chuchoter sur son passage : décidément, c'était trop.

Un accident envenima la situation :

Elle avait accepté, pour faire le tour des salons, le bras du directeur général des postes, et, comme elle se penchait pour saluer, le ruban qui retenait son corsage glissa de son épaule... Mais prenant allègrement son parti de l'aventure, elle rajusta tranquillement le désordre de sa toilette et continua, le sourire aux lèvres, sa tournée dans les salons de la Maison-Blanche.

Mais le lendemain, ce fut dans toute la bonne compagnie de Washington, qui est très puritaine, un tolle général contre les robes de bal.

La revue de M. Léon Richer, le *Droit des femmes*, nous donne quelques extraits des anathèmes fulminés par certains journaux des Etats-Unis, contre l'inconvenance de pareils costumes.

Et comme les Américains sont des gens pratiques, ils ne s'en sont pas tenus à ces inventions; autant en eût emporté le vent. Ils ont fondé une ligue composée uniquement de femmes. Ce comité comprend sans doute une cinquantaine de membres. Combien dans le nombre s'en trouve-t-il de jeunes et de jolies? Sont-elles contentes de leurs épaules?... C'est-là autant de questions qu'on ne peut s'empêcher de se poser à l'égard des membres de la ligue, et qui nous remettent tout naturellement à la mémoire une fable de La Fontaine.

Vous vous rappelez ce renard qui avait perdu sa queue à la bataille et qui avait fait, dans un congrès d'animaux, la motion que tous les renards se coupassent la queue, cet ornement inutile, Qui s'en va balayant tous les sentiers fan-
[geux.

Un des assistants se contenta de lui dire, pour toute réplique, le vers devenu proverbe :

Mais tournez-vous, de grâce, et l'on vous
[répondra.

CHEZ MA FEMME

PAR GEORGES FATH.

II

Mme Leroy, dont les oreilles étaient pleines de ce vacarme, ne s'aperçut point de l'entrée des deux amis.

— Ma chère Delphine, dit alors Henri, je vous présente de nouveau Monsieur Max Duverdy, un de mes anciens camarades.

La jeune femme se leva vivement.

— Je reconnais parfaitement Monsieur, dit-elle sans nul embarras, il fut l'un des témoins de notre mariage.

— En effet, Madame, j'ai eu cet honneur.

— Veuillez vous asseoir, Monsieur, je vous prie, ajouta Madame Leroy avec grâce.

Mais taisez-vous donc! reprit-elle aussitôt en s'adressant aux enfants qui continuaient de se livrer à leurs bruyants plaisirs.

— Ce cher Max dine avec nous, et tu voudras bien en avertir Pélagie.

— Une seule assiette de plus, Madame, autrement vous me feriez regretter d'avoir été indiscret.

— Tu nous permettras bien d'y joindre un couvert, mon cher ami; d'ailleurs ceci ne te regarde point; une fois notre hôte, tu dois te résigner jusqu'au bout aux magnificences de notre réception.

— Certainement, Monsieur, ajouta Delphine, sans y entendre malice.

— Si j'avais pensé... objecta le jeune homme.

— Tu n'y as pas songé, c'est vrai; aussi les choses suivront-elles maintenant leur cours ordinaire.

Mme Leroy avait disparu.

Max, émerveillé, complimentait son ami sur la tournure gaillarde de ses héritiers, qui, au premier signe, étaient venus lui grimper aux jambes, puis jouer avec sa barbe et s'acharner après les breloques qui pendaient à sa chaîne de gilet; déjà même un de ces petits ornements s'était brisé entre leurs doigts.

Henri semblait ne s'être aperçu de rien, et répondait tranquillement: Il est vrai qu'ils se portent bien, et c'est un sensible plaisir qu'ils me causent.

— Mais regarde donc *Capitaine* et *Saugrenu* (c'étaient deux grands lévriers), ils font l'impossible pour attirer ton attention, et disputer à mes gamins une part des caresses que tu leur prodigues.

Pendant que le pauvre Max, pris littéralement d'assaut, se tirait de son mieux des indiscrètes familiarités dont il était l'objet, une tourterelle qui avait jusqu'ici échappé à ses regards, vint s'abattre sur sa tête, et compromettre l'ordonnance de sa coiffure.

— C'est la tourterelle de ma femme, dit Henri, en mettant fin aux ébats du tendre volatile.

Que veux-tu? il lui faut bien quelques distractions: un mari, trois enfants, deux chiens, un chat, une pleine chambre d'oiseaux, pourraient suffire à quelqu'un de plus simple; mais le cœur et l'imagination de Mme Leroy ont de plus grands besoins: il lui faut encore des tourtereaux; notre appartement sera bientôt une seconde édition de l'arche de Noé.

Mme Leroy reparut en ce moment et s'empressa d'aller prendre son plus jeune fils qui s'ébattait toujours sur le tapis, pendant que Pélagie, entrée sur ses pas, prononçait la phrase consacrée:

« Madame est servie. »

A l'annonce du repas, les deux autres enfants poussèrent un cri de satisfaction et coururent en sautant vers la salle à manger, suivis de Capitaine et de Saugrenu.

D'abord ce ne fut pas un mince travail que de placer tout ce monde à table. Mme Leroy avait l'habitude de prendre son plus jeune enfant sur ses genoux et de s'asseoir au milieu des deux autres, dont il était prudent de gouverner l'appétit et de modérer les élans de fourchette. Pour ne rien changer à cet arrangement basé sur le plus pur sentiment maternel, les deux amis s'installèrent côte à côte, ayant chacun un des bambins pour voisin immédiat.

Le centre de la table était occupé par une soupière monumentale.

Max la vit avec déplaisir; il était de cet avis que le potage est une simple entrée en matière, et qu'elle ne doit jamais affaiblir ni déconcerter l'appétit par son abondance.

Henri saisit au vol l'impression qui se tra-

hissait sur le visage de son ami, et s'empressa de le servir avec une profusion comique.

— Mais vraiment, mon cher, tu me traites comme si j'étais un affamé, dit Max en considérant son assiette avec une inquiétude visible.

— Non, mon ami; d'ailleurs, rien n'est plus léger que le vermicelle au maigre, répondit Henri, qui achevait de remplir son office. J'espère bien que tu ne vas pas faire de façons.

— Ah! Monsieur, ce serait mal avec d'anciens amis, ajouta Delphine tout en se hâtant d'expédier le contenu de son assiette, en collaboration avec le plus jeune de ses enfants, sans cesser cependant de surveiller les deux autres.

— Tu trouves peut-être ce potage un peu fade?... demanda Henri, qui s'amusait de la grimace involontaire de Max. On est obligé de faire une cuisine très douce ici à cause des enfants; moi j'ai fini par m'y habituer.

— D'ailleurs, c'est beaucoup plus sain pour tout le monde, fit observer Mme Leroy.

— C'est juste, répliqua son mari; je n'ai pas tardé à le reconnaître.

— Méchants enfants, voulez-vous dîner tranquillement! s'écria tout à coup Delphine. Edouard! que je te voie encore jeter des boulettes de pain dans l'assiette de ton frère!... Paul! Paul!... je t'ai déjà défendu cent fois de te mettre à table avec ton polichinelle!... Pélagie!... Pélagie!...

— Madame? dit la bonne en accourant.

— Retirez à Paul son polichinelle.

Pélagie se hâta d'exécuter cet ordre; mais Paul, qui tenait sans doute à son convive habituel, se mit à pousser des cris surhumains.

— Veux-tu te taire!... s'écria Delphine.

Paul hurla de plus belle, si bien que le plus petit des trois enfants, voyant pleurer son frère, jugea convenable d'en faire autant, et qu'un duo semé de notes charivariques retentit pendant quelques minutes dans la salle en manière d'intermède.

Mme Leroy trouva le moyen d'apaiser son plus jeune fils en l'embrassant et d'imposer silence à Paul à l'aide d'une vigoureuse paire de soufflets.

Pendant ce temps, Max, étourdi du bruit, faisait à part lui cette réflexion, qu'un repas en famille pouvait, malgré son charme incontestable, présenter quelquefois des inconvénients.

Pélagie rentrait en ce moment et posa sur la table un poisson qui certes ne manquait pas de mine.

Henri se défilait probablement des subterfuges de sa cuisinière, car il retourna vivement le poisson.

— Voilà une belle alose, dit-il; seulement vous avez tort, Pélagie, de toujours flamber vos poissons: je vous ai dit bien des fois qu'il suffisait de les griller.

— Dame, Monsieur, pendant que Monsieur Paul criait...

— L'alose brûlait. Je n'ai pas la petitesse d'esprit d'exiger que mon dîner soit cuit à point; aussi me serais-je gardé de renouveler cette observation, sans la présence de Max, qui aurait le droit de se plaindre.

— Moi? répliqua vivement le jeune homme, dont la position s'aggravait de plus en plus.

(A suivre.)